Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 9 (1987)

Heft: 3

Vorwort: Éditorial

Autor: Marc, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDITORIAL

La culture-souffrance

Vive les vacances, plus de pénitences, les cahiers au feu et le maître au milieu... Comptine-symbole plus que chant effectif de nos jours. Mais l'esprit y est bel et bien et chaque départ en vacances renseigne l'observateur impartial sur le dégoût qu'éprouve une majorité d'élèves vis-à-vis d'une école qui ne parvient décidément pas à les séduire. Cette observation renouvelée en chaque fin d'année m'incite à une grave mise au point: est-il impossible d'imaginer une école que les écoliers quitteraient sans l'éclatant soulagement de juillet?

Comment en effet ne pas se remémorer, une fois d'éventuelles premières gênes passées, les départs empressés et souriants pour l'école maternelle annonciateurs d'activités bonnes à vivre et constructrices de l'être? Comment ne pas revenir en pensée sur les débuts lexiques de la première année primaire, quand les enfants entrent en joie dans le savoir? Faut-il donc qu'à ces amorces culturelles positives succèdent toujours ou presque des apprentissages rebutants que l'enfant, grâce aux vacances bienvenues, quitte chaque année avec soulagement?

Il ne s'agit pas de se ravir dans l'amour trouble que crée le sourire du jeune enfant ânonnant ses premières syllabes; on sait bien pourquoi de telles proximités vis-à-vis de l'enfance - notre enfance - sont si attirantes. Il ne s'agit pas plus de présenter tout ce qui relève de la culture sous un angle si attirant et merveilleux que nous en concluerions que nous devons tous nous ébattre notre vie entière avec délices dans ses méandres. Enfin il ne s'agit pas plus de poser que les apprentissages les plus précoces doivent nécessairement colorer du jeu de leur moteur sublimatoire, classique et souvent massif chez eux, tous les apprentissages ultérieurs.

A côté des impacts complexes de telles variables sur les situations scolaires, je veux simplement mettre aujourd'hui l'accent sur la volonté dirait-on délibérée qu'ont certains adultes de transformer le «culturel» et tous les apprentissages en une corvée rebutante. A ce niveau, chacun en conviendra, nous autres enseignants pourrions être attentifs à ne pas transformer une activité d'appropriation en pensum. Or plusieurs exemples récents m'ont démontré qu'une telle attention n'existe en général pas. Qu'on me permette donc d'évoquer deux cas dans lesquels l'effort d'enculturation demandé à l'élève vise semble-t-il à lui faire détester pour la vie entière les branches concernées.

Virginie se passionne très tôt pour la géographie. Ses parents voyagent beaucoup et lui parlent des paysages et des pays, lui commentent moeurs et coutumes, la stimulent sans d'ailleurs s'en rendre vraiment compte à se passionner pour les émissions télévisées de près ou de loin géographiques, lui expliquent de bonne heure sur les cartes routières les trajets effectués ou projetés, etc. «Rien que de très banal», dira-t-on. Or, en première année secondaire, l'une des premières demandes du professeur de géographie consiste à exiger d'elle de connaître par coeur une liste des pays d'Europe et de leurs capitales. Il y a tant de pays en Europe... Après deux heures de répétition stupide, dont le but ne peut guère qu'être de marquer l'assujettissement de l'élève à son maître, Virginie se détourne de la géographie. Quatre ans plus tard, aucun revirement ne s'est amorcé et, après avoir identiquement dû apprendre les pays et capitales d'autres continents, l'enfant ne connaît guère que les capitales des pays d'Europe les plus proches géographiquement. Dira-t-on encore qu'il n'y a rien là que de très banal? A supposer que ce soit le cas, en concluera-t-on que l'école est ce lieu qui dispense les savoirs sur un mode aliénant? Et qu'on y distille moins une connaissance «libératrice», au sens que je donnais à ce terme dans un récent éditorial de cette même revue, qu'une connaissance dont l'acquisition est facile à contrôler par questionnaire interposé? Il y a pour moi là un scandale impardonnable.

Nadine est une élève appliquée, en moyenne intéressée par les activités scolaires secondaires qu'elle a découvertes cette année. Jusqu'au mois de juin, et malgré quelques accrocs minimes, tout est pour elle viable dans sa classe et ses résultats sont excellents. Or en juin souffle sur l'école un vent de folie; les enseignants se passent apparemment le mot: achevons vite les n contrôles écrits qui nous manquent pour remplir les carnets scolaires. Du 9 au 22 juin, en neuf jours effectifs d'école, Nadine doit comme ses camarades préparer les douze contrôles imposés par le corps enseignant. Ce qui signifie environ 110 heures de travail en deux semaines. «Rien que de très banal dans notre école secondaire», dira-t-on; à quoi, la mort dans l'âme, on ne peut que répondre: «assurément». Lorsque, le 22 juin, fut achevée la dernière des interrogations, Nadine n'était plus habitée que du désir de ne plus remettre les pieds à l'école. Autre scandale que cet enchaînement par lequel des maîtres parviennent à rendre haïssable par la personne ce qui est son premier instrument de libération!

Encore une fois, les variables en jeu sont complexes et seule l'une d'entre elles est ici sur la sellette. Celle-ci, il conviendrait que tous les enseignants repèrent son exercice en eux, sinon le maîtrisent. Car il est simpliste de dire que le programme de géographie inclut l'apprentissage des pays et capitales du monde ou que le directeur de tel établissement secondaire exige un nombre annuel minimal de notes: l'on dirait simplement des utilisateurs d'un tel système de défense qu'ils se suffisent d'être les porteurs, aussi

irréfléchis que possible, d'un statut, les esclaves des lois et règlements de leur pays. Faudrait-il alors leur appliquer cette phrase féroce d'un philosophe quelque peu éberlué par certains de leurs comportements: «la pensée est facultative»?

Tout se passe donc comme si la matière à apprendre devait parfois être apportée à l'élève dans un climat de déplaisir et de douleur, en tout cas et au moins dans un contexte excluant tout plaisir, celui-ci étant en somme culpabilisant d'accompagner le culturel.

Bref, je me sens habilité à débusquer partout où il s'exerce cet étrange: «tu apprendras dans la douleur»... Et qu'on me laisse entonner avec des écoliers que rend fous de joie le départ de juillet le «Vive les vacances, plus de pénitences...».

Pierre Marc